

Le désir – VI – La force d'âme (2)

G EPICTETE, *Manuel* (I^{er} s. ap. J.-C.) : Ce qui dépend de nous

Il y a ce qui dépend de nous, il y a ce qui ne dépend pas de nous. Dépendent de nous l'opinion, la tendance, le désir, l'aversion, en un mot toutes nos œuvres propres ; ne dépendent pas de nous le corps, la richesse, les témoignages de considération, les hautes charges, en un mot toutes les choses qui ne sont pas nos œuvres propres. Les choses qui dépendent de nous sont naturellement libres, sans empêchement, sans entrave ; celles qui ne dépendent pas de nous sont fragiles, serves, facilement empêchées, propres à autrui. Rappelle-toi donc ceci : si tu prends pour libres les choses naturellement serves, pour propres à toi-même les choses propres à autrui, tu connaîtras l'entrave, l'affliction, le trouble, tu accuseras dieux et hommes ; mais si tu prends pour tien seulement ce qui es tien, pour propre à autrui ce qui est, de fait, propre à autrui, personne ne te contraindra jamais ni ne t'empêchera, tu n'adresseras à personne accusation ni reproche, tu ne feras absolument rien contre ton gré, personne ne te nuira ; tu n'auras pas d'ennemi ; car tu ne souffriras aucun dommage.

H CICERON, *Tusculanes* (I^{er} s. av. J.-C.) : Désir et volonté

Le désir, séduit et ardent, est emporté vers ce qui paraît être un bien ; le plaisir, ayant atteint le but désiré, nous transporte hors de nous-même. Par instinct en effet on cherche toujours ce qui paraît être un bien et l'on évite le contraire ; c'est pourquoi, dès que se présente l'image de quoi que ce soit qui paraît être un bien, la nature même nous pousse à essayer de l'atteindre. Quand cette recherche est sage et prudente, cette tendance est ce que les Stoïciens appellent *boulésis*, et nous, volonté ; cette qualité qui selon eux n'existe que chez le sage se définit « la tendance où le souhait s'accompagne de raison ». Lorsque cette tendance s'oppose à la raison et devient trop ardente, c'est le désir sans frein, qui se trouve chez tous les non-sages. De même le mouvement qui nous fait atteindre un bien est de deux sortes : lorsque l'âme calme et sage est mue par la raison, c'est ce que nous appelons la joie ; lorsqu'elle tressaille vainement et d'une manière désordonnée, c'est le plaisir, c'est-à-dire la joie qui exulte, la joie exagérée, que l'on définit « un transport de l'âme privé de raison ». Et puisque nous évitons instinctivement les maux comme nous recherchons instinctivement les biens, la tendance à les éviter, si elle est raisonnable, est appelée mise en garde, et l'on voit bien qu'elle n'existe que chez le sage ; si elle ne s'accompagne pas de raison mais d'un saisissement qui nous abaisse et nous domine, elle prend le nom de crainte, la crainte est donc une mise en garde qui est contraire à la raison.

I CICERON, *Tusculanes* (I^{er} s. av. J.-C.) : Qu'il faut extirper les passions

Que peut-il y avoir de raisonnable à prôner une mesure dans les maux ? Si la passion ou le désir sont en vous, comment pourriez-vous ne pas être passionnés ou avides, ne pas être inquiets si l'inquiétude est en vous, être irrités si vous êtes émus de colère, ou ne pas avoir peur, si la crainte vous possède ? Croyons-nous donc que le sage est passionné, irrité, inquiet ou peureux ? (...) On prétend qu'il faut retrancher des passions ce qu'elles ont d'excessif, en leur laissant ce qu'elles ont de naturel ; mais que peuvent-elles avoir de naturel qui ne soit en même temps excessif ? Tout en elles a pour racines des erreurs qu'il faut arracher et extirper à fond et non point tailler ou émonder.

J **GWF HEGEL, *Encyclopédie des sciences philosophiques* (1817) :**
La force de l'habitude

De l'habitude, on a coutume de parler en la rabaisant, et de la prendre pour quelque chose de non-vivant, de contingent et de particularisé. Un contenu entièrement contingent est, assurément, capable de revêtir la forme de l'habitude, comme tout autre contenu, et c'est l'habitude de la vie qui entraîne la mort ou, si on prend la chose tout à fait abstraitement, est la mort même. Mais, en même temps, elle est ce que l'*existence* de toute spiritualité dans le sujet individuel a de plus essentiel, afin que le sujet soit en tant qu'immédiateté *concrète*, (...) afin que le contenu religieux, moral, etc., lui appartienne comme à *ce Soi-ci*, comme à *cette âme-ci*, qu'il ne soit en lui ni simplement *en soi* (comme disposition), ni comme sensation ni représentation passagère, ni comme intériorité abstraite, coupée de l'agir et de l'effectivité, mais dans son être.

K **EPICTETE, *Entretiens* (I^{er} s. ap. J.-C.) : L'importance de l'exercice**

Mais quel est le but de nos efforts ? C'est de ne pas trouver d'obstacles à nos désirs et à nos aversions. Qu'est-ce à dire ? C'est de ne pas échouer dans nos désirs et de ne pas tomber sur ce que nous voulons éviter. Voilà donc à quoi tendre l'exercice. (...) Et puisqu'une habitude très forte a précédé, celle d'user de notre désir et de notre aversion uniquement vis-à-vis des choses extérieures, il faut opposer à cette habitude l'habitude contraire ; au terrain glissant de l'imagination, il faut opposer l'exercice.

Je suis incliné vers le plaisir ; pour m'exercer, je ferai balloter le navire en sens inverse et non sans excès. Je déteste le travail : je plierai et j'exercerai mon imagination de façon à faire cesser l'aversion pour cette sorte de choses. Quel est l'homme qui s'exerce ? C'est celui qui s'applique à n'avoir de désir et d'aversion que pour ce qui dépend de la volonté et qui s'y applique plutôt dans les cas difficile.

L **PLATON, *Protagoras* (IV^e s. av. J.-C.) : Le savoir commande-t-il ?**

SOCRATE – Allez, Protagoras, découvre-moi ta pensée sur ce point : quelle est ta position à l'égard de la science ? Es-tu de l'avis de la plupart des hommes ou non ? L'avis de la plupart, c'est à peu près qu'il y a en elle quelque chose qui n'est ni du ressort de la force, ni de la direction, ni du commandement ; ils pensent qu'il n'y a dans la science rien qui soit de cet ordre, mais que, souvent, chez l'homme où elle réside, ce n'est pas elle qui commande en lui, mais autre chose : tantôt la fougue, tantôt le plaisir, tantôt la peine, quelquefois l'amour, souvent la crainte, ce qui fait que nous nous représentons la science tout bonnement comme un esclave tirailé de tous les côtés. Partages-tu cet avis sur la science, ou est-ce que la science te paraît belle et capable de commander à l'homme ? Si quelqu'un connaît ce qui est bon et ce qui est mauvais, est-ce que rien ne peut le dominer et lui faire faire des choses différentes de celles que la science lui prescrit ? Est-ce que l'intelligence peut constituer un secours suffisant pour l'homme ?

PROTAGORAS – Je suis de ton avis, Socrate, et plus, ce serait une honte pour moi, plus que pour tout autre, de ne pas affirmer que le savoir et la science sont ce qu'il y a de plus puissant dans toutes les affaires humaines.

SOCRATE – Tu parles bien, et ce que tu dis est vrai. Tu sais que la plupart des hommes ne nous croient pas, toi et moi ; qu'ils affirment que bien des gens, alors qu'ils savent ce qui est meilleur, ne veulent pas agir en conséquence, alors qu'ils le peuvent, mais agissent autrement ; et tous ceux à qui j'ai demandé la cause d'un tel comportement affirment qu'ils se sont laissés vaincre par le plaisir, la peine ou l'une des affections que je mentionnais tout à l'heure, et que c'est sous leur emprise qu'on agit de la sorte.